

D'une lisière, l'autre

Kristell Loquet

La lisière d'une étoffe à franchir dans un rite de passage conduit par **Ulrike Bernard**.

La lisière d'une forêt qui s'ouvre sur une mythologie du monde contée par **Lise Chevalier**.

La lisière d'une contrée inconnue située entre la vie et la mort et explorée par **Olympia Gauguet**.

La lisière entre ce qui est clos et ce qui s'ouvre dans une *olla* de terre cuite qui crée une continuité entre le sec et l'humide sous les mains de **Kathrin Köster**.

La lisière entre l'horizon de la mer Méditerranée et la lumière de l'étang de Thau, entre l'abstraction et la figuration transcendées par **Yuka Matsui**.

La lisière est multiple et mouvante, la lisière est *lisières* au pluriel, pour reprendre le titre qui rassemble ces cinq femmes artistes sous les heureux auspices de la résidence A.T.E.N.A (Atelier Temporaire Européen de Navigation Artistique), résidence de femmes artistes européennes, fondée à Sète en 2017 par Lise Chevalier. La lisière est plus diverse et plus riche que les milieux qu'elle borde : la lisière déborde. La lisière est une frontière, un espace de transition entre deux milieux, elle appelle les échanges incessants entre eux. La lisière convoque toujours son propre dépassement : en cela, elle est à la fois limite et sans limites.

Cet espace mouvant de transition est à l'image des multiples recherches sur les transversalités entre art, paysage et écologie qui sont menées par ces cinq femmes artistes.

Ulrike Bernard pose au centre de sa réflexion la question de l'écoféminisme dans son approche de la nature et de l'art. Dans cet esprit, elle se réfère à divers écrits de femmes engagées (plus particulièrement à *Grammaire du vivant* de l'auteure, biologiste, professeure et écologiste Robin Wall Kimmerer) et compte nous faire entendre leurs voix sous la forme de différents *settings*, performances au cours desquelles sont données des lectures d'extraits de ces textes militants. Sa démarche artistique, à l'égard de la nature mais plus généralement à l'égard de la vie, se fonde sur l'éthique de la réciprocité. C'est le sens de ces deux mots qu'elle a brodés sur le textile monumental qu'il nous faut traverser pour pénétrer dans l'exposition *Lisières : Giving/Taking. Donner/Prendre*. Ces deux actions semblent tenir en un fragile équilibre souligné par le motif de la balance. Ulrike Bernard nous dit aussi qu'il faudrait aller plus loin – prendre moins et donner plus – et se rapproche ainsi d'une écologie humaniste où les questions d'hospitalité, d'échange et de réciprocité sont centrales. L'artiste convoque notre faculté à changer notre regard sur le monde et sur ses représentations factices.

Lise Chevalier nous fait passer, dans son triptyque à l'encre sur papier, de la nuit souterraine au jour lumineux, des couleurs terre aux multiples nuances de vert. *Genèse végétale*

est la création d'un paysage sensoriel où les salicornes, feuilles de roseau, herbes des friches, rhizomes et autres méditerranéennes nous entraînent dans leur poésie.

Plusieurs parties composent le triptyque comme plusieurs images juxtaposées pour créer un mouvement de l'une à l'autre : paradoxalement, elles finissent par s'animer dans un fondu enchaîné immobilisé. C'est le mouvement des choses qui est rendu aux choses : Lise Chevalier nous tient en lisière de sa fiction picturale et de son émerveillement.

Sa démarche conceptuelle est aussi celle de l'agrandissement : la nature change d'échelle, elle est ici monumentalisée. Peut-être pour mieux nous faire sentir notre immersion dans ses images originelles. Lise Chevalier nous invite à une expérience physique et scopique au sein de laquelle on sent bien que l'espace, à la fois morcelé et homogène, est aussi mental, intérieur, symbolique, utopique. Lise Chevalier explore et fait découvrir, par le prisme de son triptyque pictural et poétique, un monde aussi complexe qu'inaltéré.

Le labyrinthe n'est pas dans le réel dessiné mais dans la vision de Lise Chevalier elle-même. C'est son regard labyrinthe qui manifeste l'étrangeté et la poésie de son panorama végétal. La nature contradictoire du labyrinthe est ici vérifiée : tout en perdant, il retrouve. Tout en perdant nos yeux et notre corps dans les images de Lise Chevalier, nous y retrouvons notre chemin entre une réalité perdue et un réel retrouvé. Nous intériorisons notre sensation pour laisser place à nos propres paysages imaginaires.

Olympia Gauguet s'interroge sur la célébration de la mort habituellement cachée. À partir de son expérience personnelle du deuil, elle questionne l'idée de la disparition et nous livre finalement une représentation allégorique de la fragilité de la vie humaine et de la vanité de ce à quoi l'être humain s'attache durant celle-ci.

L'installation d'Olympia Gauguet est une évocation du cimetière marin de Sète et du cimetière de Filerimos à Rhodes. L'artiste vidéaste nous fait passer d'un lieu à l'autre comme si elle avait soudain le don d'ubiquité. Mais relativise son point de vue : n'est-elle pas physiquement parmi tous ces êtres déjà morts et enterrés ? Ne sommes-nous pas chacun à la lisière de la disparition ?

Son prénom, Olympia, désignant la montagne de Thessalie où séjournent les dieux grecs, convoque l'idée d'un au-delà. D'une vie au-delà de la vie.

La mobilité de ses images documentaires en couleur renvoie à la fugacité du réel et à la manière dont ses strates se télescopent. Olympia Gauguet nous fait voyager entre les rites funéraires grecs orthodoxes, ses images du cimetière marin de Sète, ses images d'une entreprise fabriquant des pierres tombales dans la région du Sidobre (au cœur du parc naturel régional du Haut-Languedoc), les paroles d'un thanatopracteur et les mouvements d'une danseuse de Butō interprétant des gestes liés aux rites funéraires. Ses images cherchent à se mouler sur le temps des objets qu'elle filme, et à prélever l'empreinte de leur durée.

Olympia Gauguet crée aussi son propre rite ancestral et nous invite à le partager. Sur une table nappée de motifs traditionnels grecs, elle offre à la dégustation une spécialité grecque associée aux enterrements. Nourriture rituelle et cérémonie d'adieux sont liées par

ces friandises devenues des icônes à avaler et à incorporer. L'artiste navigue entre l'âpreté de l'extraction des images de cimetières et la générosité d'une offrande. Olympia Gauguet transforme la mort qui soustrait en une nourriture qui remplit : du dehors au-dedans, du hors-champ au champ de la caméra ou de la vie.

Kathrin Köster pose la question essentielle de l'enracinement : qu'est-ce que prendre racine ? Comment aider à la propagation des racines ? Comment nous rattacher à un principe, à une origine qui nous donne une réalité plus grande ? L'artiste a imaginé et créé neuf *ollas*, ces jarres en terre de faïence cuite que l'on enterre à proximité des plantes que l'on souhaite irriguer, comme autant de récipients nourriciers et irrigants pour la terre et les plantes qui s'y épanouissent, pour notre pensée et les idées qui s'y déploient.

D'abord dessinées, ces neuf *ollas* semblent être les supports d'organes du corps humain, réels ou imaginaires, formant les éléments différenciés mais inséparables d'un organisme plus grand et bien vivant. Certaines *ollas* sont exposées, d'autres ont vocation à être « plantées » dans le jardin de la résidence A.T.E.N.A : comme si ces jarres de terre cuite devenaient, par transsubstantiation, les plantes qu'elles sont censées nourrir.

Kathrin Köster propose une conception diffractée de l'eau circulant à travers les *ollas* : comme une circulation sanguine qui serait modifiée dans les corps des êtres vivants, comme une pensée qui ferait sa révolution. L'artiste dit la frontière poreuse entre le visible et l'invisible, le sec et l'humide, entre ce qui émane et ce qui reçoit, entre le montré et le caché (en effet, une fois les *ollas* enterrées, que reste-t-il des écritures ou des dessins qui sont gravés à leur surface ?). Kathrin Köster dit précisément l'absence de frontière réelle entre ces notions que tout semble opposer.

Yuka Matsui, du Mont Fuji de son pays d'origine, le Japon, au Mont Saint-Clair de Sète, fait entrer en résonance les trente-six vues d'Hokusai avec les trente-six siennes. Elle s'est attachée à nous livrer de multiples vues du Mont Saint-Clair depuis différents lieux, à différentes distances, suivant les changements des jours ou des heures.

Yuka Matsui s'émerveille devant ce qui se meut, ce qui tourne, change de place, se métamorphose. L'émerveillement est celui de l'enfance mais il est aussi de nature métaphysique : tout bouge mais dans l'imaginaire, le virtuel, de l'apparition à la disparition.

Si les trente-six vues d'Hokusai correspondaient à une introduction de la perspective de la peinture occidentale dans la tradition japonaise, dans les trente-six vues du mont Saint-Clair de Yuka Matsui, c'est l'inverse : l'artiste réintroduit la tradition japonaise dans un paysage sétois.

Yuka Matsui élabore ses formes par le cadrage de son regard. Elle trouve notre regard par ses cadrages qui sont comme des emporte-pièces, des prélèvements en nous... Finalement c'est le Mont Saint-Clair qui nous regarde, nous autres spectateurs, en tournant sur lui-même. Cette représentation qui regarde entraîne une sorte de dissolution de l'artiste elle-même : c'est le rapport des humains à la nature qui en est modifié. Le Mont Saint-Clair devient le centre. L'humain s'en trouve éparpillé et renvoyé à une place plus modeste. À

vouloir trop prendre, trop voir, de tous les côtés, depuis trente-six endroits, l'avidité du regardeur qui voudrait être omnivoquant se transforme en proie, et passe du statut de regardeur à celui de regardé.

Oscillant entre lyrisme et minimalisme, entre apparition et disparition, entre figuration et abstraction, le travail plastique de Yuka Matsui est à l'image de son travail poétique. Ce haïku dont elle est l'auteure – le premier sur le Mont Saint-Clair –, par sa concision, par la célébration de l'évanescence et de la sensation, en témoigne :

*L'eau coule dans le ciel
Se mêle à la mer
Parmi les nuages flotte un Mont
Paisible, le Saint-Clair.*

*

Le jardin A.T.E.N.A est le sixième membre de ce collectif d'artistes, il est également l'autre espace commun à ces cinq femmes artistes. Il est le lieu du déplacement de l'exposition *Lisières*, le lieu de sa transposition. Il constitue l'extension de la Chapelle du Quartier Haut en tant qu'espace d'exposition, de recherches, de vie. Car le jardin est par essence mouvant, nomade. Il est lieu de palabre chez Ulrike Bernard, rêvé par Lise Chevalier, il est jardin des morts chez Olympia Gauguet, irrigation du sous-sol et source de vie chez Kathrin Köster, support du regard chez Yuka Matsui qui observe le Mont Saint-Clair comme un immense jardin, augmenté et transposé à une autre échelle.

Le jardin A.T.E.N.A voyage et devient une figure d'exposition. Il interroge ainsi sur l'acte d'exposer lui-même. Ce que ne cessent de faire ces cinq artistes. Elles ne montrent pas leur jardin personnel, elles montrent un jardin commun avec qui nous sommes invités, en tant que spectateurs, à faire connaissance.

Nous sommes invités à le voir *in progress*. Celui-ci est urbain, modeste de taille, sans prétention. Un jardin presque oublié, laissé en friche et resté impensé pendant de longues années, mais aujourd'hui redécouvert par le collectif A.T.E.N.A. Ce jardin rentre dans le monde de l'art par la « cabane » qui y est implantée et qui le signe. Il devient site : comme point d'apparition, d'émergence de multiples points de vue sur le monde. Comme lieu de recherches, comme support de réflexions.

Il se situe entre espace abstrait, mental, et lieu d'ancrage bien concret. Entre temps long – la longévité qu'on attribue généralement au jardin – et temps court : la réflexion qu'il suscite sur la grande fragilité de la nature qui devient de plus en plus sensible.

Il se situe entre espace fermé et espace ouvert. Il ouvre au champ des dualités en balance : le « giving/taking » ou la « narration/action » de Ulrike Bernard ; la terre racineuse qui devient élément aérien, lumineux et volatile chez Lise Chevalier ; le temps de la finitude et de l'infinitude dans les cimetières d'Olympia Gauguet ; le sec et l'humide chez Kathrin Köster ; la présence et l'absence du Mont Saint-Clair chez Yuka Matsui (en effet le Mont

Saint-Clair échappe avec elle à un point de vue unique, il s'absente sans cesse pour manifester sa présence).

Le jardin A.T.E.N.A fait alors apparaître les œuvres de ces cinq artistes comme lieux de la pensée et de l'exprimable : un site qui accueille et laisse libres les possibilités d'extension et de transformation des œuvres qui s'y rattachent.

Les lisières étant par nature des chantiers d'installation pour la vie sauvage, la diversité, le mouvement et, bien sûr, la créativité, c'est dans cet esprit d'éclosion qu'Ulrike Bernard, Lise Chevalier, Olympia Gauguet, Kathrin Köster et Yuka Matsui ont privilégié plusieurs notions dans la conception de leurs œuvres et de cette exposition : la terre en tant qu'héritage, le temps comme continuum, l'engagement. Enfin une quatrième notion est tout aussi chère aux cœurs de ces cinq femmes artistes : leur appréciation du jardin en friche comme espace de liberté totale leur ouvre le champ d'un imaginaire poétique immensément vaste et original. Et c'est ainsi qu'elles donnent le désir aux spectateurs qui découvrent et observent leurs œuvres de se relier avec la nature en appréciant la dimension merveilleuse et libre du vivant.

Sète, août 2023